

L'IDÉAL HUMAIN...

Tout homme, quel que soit-il, est épris d'idéal. La recherche de l'idéal est une des multiples manifestations de cette tendance vers le bien être, inhérente à la nature humaine, garantie de progrès continu. L'idéal est le but visé dans la réalisation du bien-être psychique. Sans doute, suivant le tempérament, l'éducation, le milieu, le degré évolutionnel de la race, en un mot l'ensemble des conditions diverses exerçant une influence, soit collective sur les différentes agglomérations humaines, soit particulière sur chaque individualité distincte, l'idéal de chacun est inégalement élevé; mais il n'en existe pas moins. Il peut être assoupi ou demeurer à l'état latent chez l'homme dégradé, chez le dégénéré, l'alcoolique; néanmoins, un rien peut l'éveiller; il suffit d'une amélioration obtenue dans l'état pathologique et physiologique de l'individu.

C'est l'idéal qui permit à l'homme de se dégager de l'animalité pure et d'acquérir la prépondérance dont il jouit sur la totalité des autres êtres vivants dont certains, cependant, sont mieux armés que lui pour la lutte vitale.

Plus faible qu'un grand nombre de ses ennemis naturels, l'anthropoïde devait, ou bien succomber dans la lutte et son espèce disparaître de la surface du globe, ou bien s'efforcer de développer ses facultés intellectuelles et suppléer par son ingéniosité à l'insuffisance des armes dont la nature l'avait pourvu. C'est le second terme de l'alternative qui prévalut. Impuissant à se défendre par lui-même, il eut recours à des procédés artificiels en utilisant à son avantage certaines forces de la nature dont, grâce à son développement cérébral supérieur, il avait mieux dû comprendre les ressources.

Mais s'il lui fut donné, par l'application de ses facultés d'observation, de saisir le parti qu'il pouvait tirer de ces forces, l'état rudimentaire de ses connaissances le maintenait dans l'ignorance de leurs causalités. Incapable, par suite de l'insuffisance de sa science, de soupçonner les lois régissant l'ensemble du mécanisme universel, l'homme ne trouva aux divers phénomènes météorologiques ou autres dont il était témoin, d'autre explication qu'une personnification des corps célestes et terrestres dont les manifestations lui paraissaient autrement inexplicables. Ces phénomènes se dérobaient à l'influence de sa volonté, impuissante à les régir et à les déterminer, il les attribua à l'intervention des puissances supérieures dont, suivant les cas, il redoutait ou désirait l'action. Telle fut l'origine de l'idée de Dieu, issue de l'ignorance.

Dès lors, ces êtres supposés, que l'homme sentait, malgré ses efforts, se soustraire à sa domination, lui parurent des maîtres bien ou mal intentionnés dont, à tout instant, il sollicitait la faveur ou tentait de conjurer la malveillance.

Ce commerce continu avec ces entités imaginaires que l'homme estimait supérieures à lui, contribua, collatéralement à son développement psychique, à élever son esprit; peu à peu les religions naquirent et, avec elles, l'objet de l'idéal se précisa.

En la plupart de ses créations imaginatives, il consacra une place importante et même capitale au culte de la divinité. L'architecture lui éleva des temples, la poésie, la musique chantèrent ses louanges ou lui adressèrent des prières. La science, elle-même, la rudimentaire science acquise empiriquement, rapportait tout à l'influence maligne ou bienfaisante des dieux et ne connaissait guère d'autre méthode que la méthode métaphysique. De nos jours, certaines sciences nouveau-nées, faute d'un nombre de données suffisant à les coordonner, errent encore dans le dédale métaphysique dont elles ont grand'peine à sortir. Telles, par exemple, la morale et la sociologie. L'idéal de l'homme fut donc d'abord et longtemps un idéal divin.

Cependant, au fur et à mesure des découvertes plus nombreuses, rendant par leur comparaison et par certaines similitudes ou rapports entre elles observés, moins évidente la nécessité de l'intervention d'une puissance supérieure dans l'ensemble des phénomènes mieux expliqués, l'homme, grâce à ses successives conquêtes sur les forces de la nature, sentait grandir sa force et sa confiance en lui-même. L'importance accordée jusqu'alors à la divinité diminua d'autant et l'homme se reporta peu à peu davantage sur lui-même son idéal s'égarant dans la nue.

L'évolution ne se fil pas sans à-coup. J'ai parlé plus haut de progrès continu et le terme me parait exact, malgré les apparentes interruptions dans le mouvement ascendant de l'intelligence humaine. Certains sociologues ont écrit de très intéressantes études sur les progressions et les régressions des Sociétés humaines et quelques-uns d'entre-eux admettent des alternatives de hauts et de bas dans la marche évolutive des civilisations. Cette opinion est très discutable. L'histoire humaine nous montre des civilisations successives se superposant les unes aux autres par suite d'invasions et d'absorptions de races plus civilisées par d'autres races plus barbares. Il est donc présomptueux de poser des conclusions décisives sur ce qui auraient donné des civilisations dont l'évolution fut ainsi interrompue et brusquement ramenée en arrière par l'action brutale de peuplades retardataires.

L'observation d'une évolution de quelques années est insultante à fournir des arguments concluants. Et telle étape dans l'histoire d'un peuple, considérée par certains comme une période régressive, peut n'apparaître telle que parce que la relation de cette stagnation présumée, avec ses effets ultérieurs, générateurs de progrès, sur les générations suivantes, échappe à l'observation du sociologue.

Il suffit d'observer que la science de l'homme s'accroît chaque jour, que chaque découverte et ses applications ajoutent chaque fois de nouveaux éléments à la marche de l'humanité, pour admettre que toute civilisation dont l'évolution n'est pas contrariée par l'intervention rétrograde d'une civilisation moins avancée, doit se trouver en progrès constant.

(A suivre).

André GIRARD.
